LIVRE QUATRIÈME.

L'Art chrétien primitif.

Chapitre premier.

APERÇUS GÉNÉRAUX (1).

§ I. Art païen et art chrétien.

L'ART chrétien naquit au milieu de l'art classique gréco-romain. Il est naturel qu'il ait subi les mêmes phases, et que l'histoire de l'un et celle de l'autre présentent à peu près les mêmes périodes.

L'art romain a eu son plus bel épanouissement sous l'empire, jusqu'à la fin du IIe siècle. Les peintures trouvées au Palatin et à Pompéi sont du style le plus pur. On rencontre la même perfection dans les monuments du règne de Trajan et de celui d'Hadrien. La décadence commence sous Septime-Sévère. L'arc de triomphe élevé par ce prince en fournit la preuve : il y a une grande différence entre les ornements dont il est chargé et la simplicité de bon goût que présente, par exemple, l'Arc de Titus. On pourrait établir une comparaison semblable entre les peintures faites au IIIe siècle dans les tombeaux ou les maisons privées et les peintures de Pompéi. A l'époque de Constantin, la sculpture et l'architecture sont en pleine décadence : quelle distance entre les bas-reliefs inférieurs de l'Arc de Constantin, et les bas-reliefs supérieurs qui ont été empruntés à un monument du temps de Trajan ! Les monuments d'architecture, comme les mausolées de Ste Constance et de Ste Hélène, ont encore une certaine grandeur, mais le bon goût fait défaut. Sous Honorius et Arcadius, la décadence est complète.

L'art chrétien a traversé les mêmes phases. On parle

1. Sur l'art chrétien primitif, cf. Marchi, *I monumenti delle arti cristiane primitive*, 1844; — Garrucci, *Storia dell' arte cristiana*, 1873-81; — Grimouard de Saint-Laurent, *Guide de l'art chrétien*, 1872 ; — Kraus, *Die christliche Kunst in ihren frühesten Anfängen*, 1873 ; *Geschichte der christ. Kunst*, 1895 sq.; — Müntz, *Études sur l'histoire de la peinture et de l'iconographie chrétienne*, 1886; — Lefort, *Études sur les monuments primitifs de la peinture chrétienne*, 1885 ; — Pératé, *L'archéologie chrétienne*, 1892: — Wilpert, *Le pitture delle catacombe romane*, Roma, 1903.

souvent de la grossièreté de l'art chrétien. C'est un préjugé. De fait, beaucoup de monuments chrétiens sont grossiers, parce que ceux de l'époque de la décadence sont plus nombreux que ceux de l'époque classique. Mais il y en a aussi de la meilleure époque, et qui ne le cèdent guère aux monuments païens contemporains.

Quelles que soient d'ailleurs les analogies, il est certain que l'art chrétien a des caractères, une inspiration, un symbolisme qui lui sont propres. Même dans les sujets indifférents et les simples décorations, il se distingue par « une certaine noblesse générale, une candeur, une joie innocente et paisible. La forme antique est purifiée par l'esprit chrétien ; la chasteté pénètre enfin dans l'art, qui n'était trop souvent, à cette époque de luxe et de jouissance, qu'une école d'immoralité » (1).

§ II. Histoire de l'art chrétien.

PEINTURE (2). — La peinture chrétienne a commencé dès l'origine du christianisme. L'usage de décorer les tombeaux de peintures est très ancien ; les Romains l'avaient reçu des Étrusques ; les chrétiens s'y conformèrent. Le style, les allégories des fresques chrétiennes varient suivant les catacombes et leurs différentes périodes.

Pendant la première période, où les catacombes sont des cimetières privés, il n'existe point d'abord, à proprement parler, de peintures chrétiennes. Les décorations du vestibule des Flaviens, au cimetière de Domitille, qui remontent à la fin du Ier siècle, sont formées de lignes, de cercles, de carrés, de paysages, d'oiseaux, sujets que l'on voit aussi dans les tombeaux païens. La décoration architecturale de la chapelle d'Ampliatus, dans le même cimetière, rappelle celles de Pompéi. On trouve seulement quelques symboles isolés, comme la vigne. Au IIe siècle, le symbolisme se forme ; il est reconnaissable dans des fresques de la chapelle grecque, au cimetière de Priscille.

1. Pératé, *L'archéologie chrétienne*, p. 43.
2. Cf. Wilpert, *Le pitture delle catacombe romane*, Roma, 1903.

A la deuxième période, pendant laquelle les catacombes deviennent cimetières communs, correspond aussi une nouvelle période de la peinture chrétienne, qui va jusqu'à 313. Alors se fait le grand développement du cycle chrétien, qui est tout à fait symbolique et théologique. Les peintures des sacrements à St-Calixte ont été, on ne peut le nier, inspirées par un docteur chrétien ; il y a un enchaînement logique, qui conduit de la Pierre symbolique d'où s'échappe l'eau de la grâce (« Petra erat Christus » (1)), au Baptême, à la Pénitence, à l'Eucharistie. Les dogmes s'expriment par des figures : c'est une conséquence de la discipline du secret. En même temps que croît le symbolisme, le style des peintures est de moins en moins parfait.

De 313 au commencement du Ve siècle, la foi triomphe, l'art chrétien n'a plus à la dissimuler : le symbolisme tend à disparaître, faisant place à des représentations moins mystérieuses. Ainsi on ne voit plus le poisson. Tandis que l'art primitif peignait rarement des portraits et connaissait à peine les scènes de la vie réelle, au IVe siècle, les scènes de ce genre se multiplient. On représente la profession du défunt : dans un arcosole de St-Calixte, on reconnaît une marchande de légumes ; dans une chapelle de Domitille, le marché public sur les bords du Tibre et les travaux de la corporation des « Pistores » ; ailleurs, un intérieur d'atelier, etc. Les sujets empruntés à l'ancien et au nouveau Testament sont encore très usités ; mais peu à peu les images du Sauveur et des Saints se modifient. Au IVe siècle, le Sauveur est encore représenté avec le type romain, sans barbe ; au Ve, il a le type oriental, iconographique. Jusqu'au IVe siècle, le nimbe est réservé au Sauveur et aux Anges ; au Ve, on le donne aussi à la T. Ste Vierge et aux Saints.

SCULPTURE. — L'art des sarcophages même païens n'a jamais été très parfait. Ces monuments pour la plupart ne sont pas antérieurs au IIe siècle, et déjà la décadence artistique approche. Depuis le commencement de la république, l'usage de l'incinération était devenu très général ; quelques

1. *I Cor.*, x, 4.

familles seulement, comme la Gens Cornelia, avaient conservé l'ancien mode de sépulture ; les sarcophages qu'elles ont laissés sont sans ornements. Les colombaires remplacèrent les tombeaux ; les urnes cinéraires de l'époque d'Auguste sont très belles. Au IIe siècle, on recommença à inhumer, sous l'influence des religions orientales, peut-être du christianisme lui-même. Il y eut des sarcophages assez élégants, — on en voit au Vatican et au Capitole, — mais qui ne sauraient être comparés aux bas-reliefs décoratifs du Ier siècle. La décadence d'ailleurs fut rapide : on trouve les mêmes sujets constamment répétés et assez grossièrement exécutés.

La sculpture chrétienne a commencé plus tard que la peinture : on pouvait peindre ce qu'on voulait dans les catacombes, il était plus difficile de faire exécuter des sujets chrétiens dans les ateliers publics de sculpture. Aussi la sculpture chrétienne ne commence-t-elle vraiment qu'à la paix de Constantin ; si l'on trouve auparavant quelques sarcophages chrétiens proprement dits, c'est à titre de rares exceptions. Pendant les trois premiers siècles, les chrétiens achetèrent les sarcophages dont tout le monde se servait, évitant seulement les sujets qui auraient pu blesser leurs croyances. On a trouvé à Prétextat, à Domitille, à St-Calixte, des sarcophages ornés de génies, de bustes de personnages, etc., qui ne se distinguent en rien des monuments païens. Au IIIe siècle, on fait quelques essais de sculpture chrétienne ; on représente des figures isolées, le bon Pasteur, l'Orante, l'ancre. Quelques sujets d'ailleurs se prêtaient à une signification chrétienne : les scènes de la vie pastorale, qui rappelaient le bon Pasteur ; la mer avec les poissons, qui pouvaient représenter le monde et les fidèles ; le navire, symbole de la vie, etc. On n'a jamais trouvé dans les catacombes de sarcophages idolâtriques ni d'inscriptions proprement païennes : les quelques fragments de ce genre qu'on peut rencontrer ont dû arriver là par accident ou bien y être apportés comme matériaux de construction (1).

1. M. Pératé (*L'archéologie chrétienne*, p. 305-307) a cru découvrir sur un sarcophage un mélange de figures chrétiennes et de symboles païens. Mais ce qu'il prend pour une divinité assise est plutôt une figure philosophique conversant avec un autre personnage, comme on en voit sur beaucoup de sarcophages.

La vraie sculpture chrétienne se développe entre le commencement du IVe siècle et la fin du Ve ; au VIe, elle n'existe presque plus. Elle n'est pas plus symbolique que la peinture de la même époque. Elle représente des sujets bibliques, toujours les mêmes, et uniformes de composition. On y remarque le défaut de lien logique ; l'artiste passe sans transition d'un sujet à un autre très différent. Il y a pourtant quelques exceptions : le grand sarcophage transporté de St-Paul-hors-les-Murs au Latran présente une série logique de sujets représentant l'histoire du monde depuis la création jusqu'à la fondation de l'Église et aux persécutions.

§ III. Le symbolisme.

Les monuments des catacombes nous ont transmis des indications précieuses sur les croyances des premiers chrétiens. On ne peut cependant leur demander toute une théologie figurée. Quelques auteurs ont voulu l'y trouver. C'est une exagération, qui a provoqué l'exagération opposée. Des protestants soutiennent au contraire que les monuments des catacombes ne prouvent rien en faveur du dogme catholique (1). Évidemment il ne faut pas exiger des monuments funéraires plus que des allusions ; ne serait-il pas ridicule de chercher même dans nos cimetières modernes une exposition du dogme ? Une seule pensée devait être dominante dans les catacombes : celle de la vie future et de la résurrection : « Fiducia christianorum resurrectio mortuorum » (2), le symbole important était celui qui y faisait allusion. Les autres symboles étaient là secondairement ; quand ils étaient dogmatiques, ils rappelaient la foi qu'avait professée le chrétien dont ils ornaient la tombe (3).

1. Cf. Schultze, *Archaeologische Studien*, 1880 ; *Die Katacomben*, 1882 ; — Roller, *Les catacombes de Rome*, 1881.

2. Tertullien, *De resurrect. carnis*, c. 1 (*P. L.*, t. I, col. 795).

3. Kaufmann, *Die sepulcralen Jenseitsdenkmäler der Antike und der Urchristentums*, 1900.

Les sources auxquelles ont été empruntés ces monuments de l'art sont: la Bible ; la prédication orale, dont on reconnaît le souvenir dans des scènes inspirées, par exemple, des récits du *Pasteur* d'Hermas ; et la liturgie funéraire. Ed. Le Blant (1) a fait remarquer la grande influence de cette liturgie sur l'art des catacombes ; les prières pour la recommandation de l'âme sont en effet souvent reproduites dans les inscriptions ; et on en reconnaît l'expression figurée dans les monuments artistiques, spécialement dans le miracle de la résurrection de Lazare, que la peinture et la sculpture chrétiennes ont si souvent représenté.

Il semble que chaque fresque, chaque sarcophage, répète une ou plusieurs des invocations touchantes que l'on récite encore aujourd'hui dans la prière des agonisants : « Reçois, Seigneur, ton serviteur dans le lieu du salut qu'il doit espérer de ta miséricorde. Délivre, Seigneur, l'âme de ton serviteur, comme tu as délivré Hénoch et Élie de la mort commune du siècle..., comme tu as délivré Noé du déluge..., comme tu as délivré Job de ses tourments..., comme tu as délivré Isaac du sacrifice et de la main de son père Abraham..., comme tu as délivré Moïse de la main de Pharaon, roi des Égyptiens..., comme tu as délivré Daniel de l'antre des lions..., comme tu as délivré les trois jeunes hommes de la fournaise ardente et de la main du roi méchant..., comme tu as délivré Suzanne de la fausse accusation..., comme tu as délivré David de la main du roi Saül et de la main de Goliath..., comme tu as délivré Pierre et Paul de leurs prisons..., ainsi daigne délivrer l'âme de ton serviteur et la faire jouir avec toi des biens célestes. »

Tout le symbolisme chrétien primitif est inintelligible si on n'a soin de le rapprocher des prières liturgiques, des écrits des Pères et des enseignements de l'Église. Mais à la lumière de ces divers documents, il prend un sens et donne aux dogmes chrétiens une poésie pleine de charme.

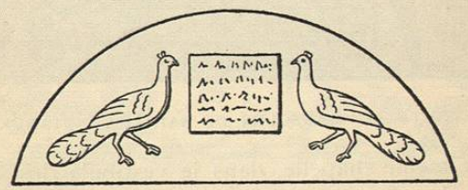
1. *Études sur les sarcophages chrétiens antiques de la ville d'Arles*, 1878, et *Les sarcophages chrétiens de la Gaule*, 1886.

§ IV. La technique (1).

Les peintures des catacombes sont généralement des fresques peintes sur les parois des chapelles et des arcosoles ou sur l'espace qui sépare les tombeaux. Elles sont exécutées sur un enduit formé de poussière de marbre ; quand cet enduit est très fin, c'est un signe de haute antiquité. Souvent elles ont été préparées par un tracé à la pointe encore reconnaissable. Il y a aussi quelques peintures à la détrempe, postérieures et plus grossières.

On remarque différents styles dans les peintures catacombales. Les sujets peuvent aider à reconnaître leur date. Pour la même époque il y a, dans les catacombes comme à Pompéi, de bonnes et de mauvaises peintures. A Domitille, par exemple, celles du vestibule des Flaviens sont fines ; celles du « cubiculum » à droite de l'entrée, peut-être un peu postérieures, sont d'un style inférieur. Au IIIe siècle surtout, il y a eu des écoles de peintres, qui ont travaillé spécialement dans tel ou tel cimetière. On constate une certaine analogie de style entre les peintures d'un même cimetière ; des nuances au contraire entre les différents cimetières. C'est ainsi qu'en Égypte chaque nécropole possédait ses artistes, peintres, sculpteurs, graveurs, qui avaient leur demeure près des tombeaux et se tenaient prêts à exécuter les travaux funéraires.

1. Cf. Wilpert, *Sulla tecnica delle pitture cimiteriali e sullo stato di loro conservazione*, Roma, 1894.



Chapitre deuxième.

PEINTURES DÉCORATIVES ET ALLÉGORIQUES.

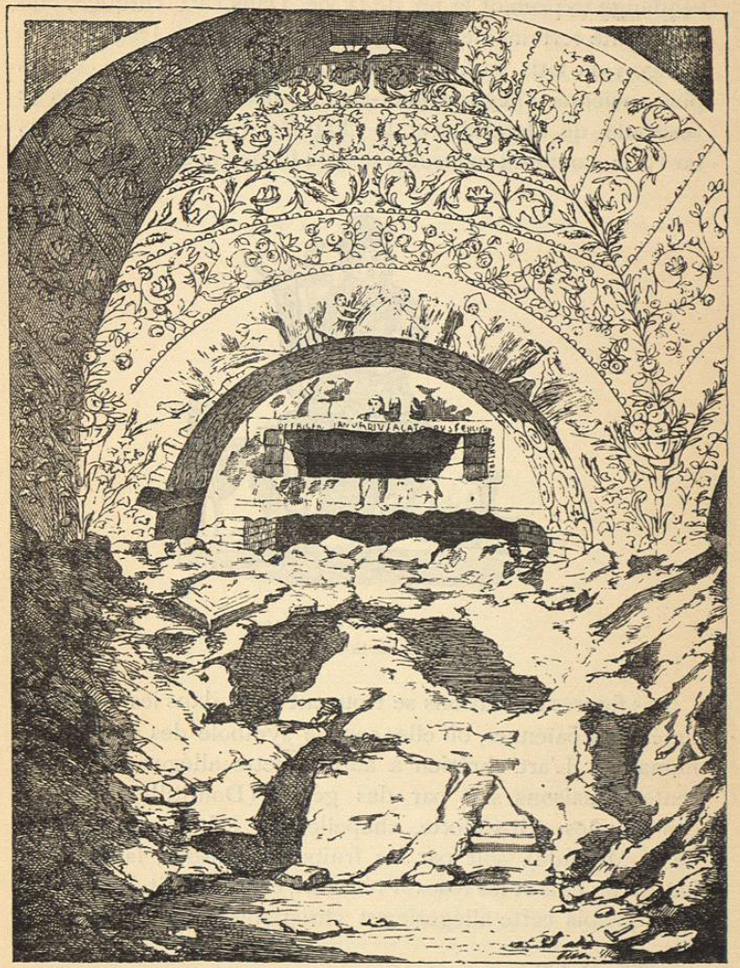
L'ART chrétien a emprunté à l'art païen ses motifs de décoration, en écartant seulement les sujets idolâtriques. Tantôt ce sont des motifs d'architecture, comme dans la chapelle d'Ampliatus ; tantôt de petits paysages, comme

VOUTE DU MAUSOLÉE DE SAINTE-CONSTANCE

dans cette même chapelle, dans le vestibule des Flaviens à Domitille, dans la catacombe de St-Janvier à Naples ; tantôt des vues perspectives, semblables à celles de la maison dite de Livie au Palatin. Dans un arcosole du cimetière de

Domitille, on voit une ferme avec des arbres et tous les détails de la campagne romaine aux Ier et IIe siècles.

Souvent la décoration a pu avoir une signification allégorique : ainsi les arbres, les fleurs, les jardins, pouvaient repré-



CHAPELLE DE SAINT-JANVIER.
(Cim. de Prétextat.)